

Elgi loun, la surface, la couleur et l'image

Par Thomas LOVY Peintre, Conférencier,
Enseignant à l'Atelier Municipal de Pierre-Bénite.

Elgi loun fait de la peinture abstraite, comme on dit en histoire de l'art. Elle préfère se définir comme une artiste chromatique et non comme une peintre abstraite.

En effet la *peinture abstraite* a été un style majeur du XXe siècle animé par la foi dans les formes pures, images d'un ordre idéal ou d'un chaos utopique selon le cas. Les œuvres d'Elgi loun ne racontent pas d'histoires, dans le sens où elles ne renvoient pas à un sujet extérieur à elles. Ce qui, de nos jours, est plutôt rare.

L'art contemporain nous a habitué aux installations dont les objets (bouteilles de gaz, ballons de foot, filets de pêches...) sont disposés afin de représenter, par métaphore, divers thèmes. Le *cartel*, petit texte au mur, nous apprend qu'il s'agit par exemple d'une réflexion sur la condition humaine, l'écologie, la contestation...

La peinture figurative traditionnelle qu'on voit dans la plus part des galeries nous projette par ses motifs dans l'intimité du peintre. Il nous montre femme et enfants, maison de campagne, souvenirs de vacances au Maroc... Le style lui-même représente souvent par ses influences (until suit Matisse, until Cézanne...) une image de ce qu'un tableau devrait être.

Ce n'est pas le cas chez Elgi loun. Sa peinture ne représente rien, sinon simplement le résultat d'un travail, d'un processus bien particulier. Le contenu de l'œuvre est donc plus à chercher dans ce que l'image présente, dans ce qu'elle nous dit de ce processus, que dans la forme qu'on peut y reconnaître. Elle doit être sentie avant d'être reconnue.

Je possède une petite toile carrée de l'artiste, bleue et rouge ou verte et orange,

selon la lumière. Sa présence m'évoque toujours une ambiance, mais chaque fois différente, de jungle asiatique, de bord de Seine, de port... Au fond, pour moi, c'est un paysage. Mais indéfini, variable, un climat de paysage qui repose en lui-même. *Still life*, comme disent les anglais, *vie tranquille*, vie secrète de la peinture.

Elgi loun dit que c'est le spectateur qui termine l'œuvre. Le spectateur est touché par la présence subtile des couleurs et des formes qui, peu à peu, lui évoquent quelque chose. Un climat, une ambiance, un lieu... L'artiste laisse parfois le spectateur nommer le tableau, et elle l'autorise à l'accrocher dans le sens qui lui plaît, qui lui parle.

Le processus de création n'est achevé qu'avec le regard de celui-ci qui devient, si l'on veut, co-créateur. L'œuvre est ouverte au spectateur, qui achève le mouvement de création là où l'artiste l'a arrêté.

C'est un processus linéaire, continu, et qui est subtilement visible dans les peintures... Que voyons nous ? Des surfaces de couleurs et des formes.

Le peintre travaille par *lavis*, nappes diluées de couleurs acrylique passées à la brosse large. Chaque surface en recouvre une autre après le temps de séchage. Les couches précédentes étant visibles par transparence, la surface a une profondeur, qui est la mémoire de toutes les couches posées. Il faut un grand nombre de couches pour que la surface obtienne cette vibration optique, cette qualité charnelle qu'elle appelle une *peau*. La matière des surfaces est lisse, c'est une matière optique. La vibration secrète des couleurs vient de cette profondeur. On sait que plus on additionne des teintes, plus elles

perdent de leur éclat. C'est ce qui explique la gamme étrange, sourde, de l'œuvre, et le fait que les couleurs changent selon l'éclairage. La lumière filtre les pigments et met en valeur telle lavis ou tel autre. Les couches enfouies *remontent* à notre œil.

Les formes sont tracées rapidement, certaines semblent être faites à la brosse. D'autres sont faites à l'éponge humide dans la peinture fraîche, c'est-à-dire en enlevant la couleur, par soustraction. Ce qui leur donne un aspect indéfini, de tracés étranges et fragmentés. On voit dans certaines formes le croisement d'autres signes enfouis que l'éponge fait réapparaître. Une ligne rouge corail éclatante se détache du fond vert qui la couvrait, et nous révèle que les hachures noires au fond sont du vert sur du rouge.

Les formes sont des surfaces, qui elles même deviennent des formes et n'existent que par la couleur, dans l'unité de la profondeur de la peinture.

La plus part des peintres abstraits construisent les formes pour créer une image. Ici pas du tout, l'image apparaît simplement quand Elgi loun décide d'arrêter le processus de recouvrement et d'effacement. Quand Elle parle de ses tableaux, c'est toujours en les replaçant dans la continuité temporelle du travail : « *Oh ! Celle-ci j'ai passé beaucoup de peinture comme ci, et puis comme ça, je me suis arrêtée... Je pourrais la reprendre comme ça, ou la laisser...* ». L'image naît d'un arrêt, elle reste inachevée et ouverte, en attente du regard du spectateur. On comprend pourquoi *c'est le spectateur qui continue le travail.*

On appelle *palimpseste* le recouvrement d'une image par une autre pour en masquer la lisibilité. Dans l'Égypte antique, par exemple, on recouvrait les formules magiques destinées aux dieux par d'autres images profanes. Quand on voulait retrouver le texte, on effaçait

celles-ci. **La peinture d'Elgi loun me fait penser à cette logique du palimpseste.**

Les peintres surréalistes se sont intéressés au palimpseste, comme à d'autres techniques de masquage et de dévoilement que notre peintre a pratiqué : frottage, grattage, déchirure... Ces expériences pour Ernst ou Dali étaient liées à la découverte de la théorie de la psychanalyse. On sait que, d'après Freud, l'inconscient produit des images dont le contenu est masqué. **Le travail psychanalytique permet de remonter les images en pointant une origine qui reste cachée**, le souvenir-écran se déplaçant sans cesse. Le recouvrement et le dévoilement permettent au passé de ressurgir.

Il me semble voir dans les images d'Elgi loun quelque chose de semblable. Ce jeu du masquage et de l'effacement ne dévoile aucune forme stable. Le jeu des formes et des surfaces reste libre dans sa virtualité infinie. Mais il fait toucher du regard la profondeur temporelle, la mémoire du temps du travail qui apparaît dans le présent de l'image. Et qui reste ouvert dans l'avenir jamais clos de la contemplation...

Cela me fait penser, pour finir, à une histoire du Bouddhisme Zen. Deux moines aspirent au titre de maître.

Le premier, croit dans la vérité du dévoilement, il écrit :

- *L'esprit est comme le miroir précieux. Aussi devons-nous chaque jour l'épousseter.*

Le second sait bien que la vérité est un mouvement sans fin, il lui répond :

- *Le miroir précieux n'a pas de forme. Tout est Rien. Tout est vide. Où donc la poussière pourrait-elle se déposer ?*

C'est le second qui reçut le bol et la robe du maître.

La peinture abstraite construit-elle une image ?